

LES FEMMES
ET LES ENFANTS D'ABORD

« **M**IEUX VAUT AVOIR CAMBRIOLÉ UNE BANQUE que l'avoir fondée. » C'est le graffiti qu'on peut lire sur le mur du parc du Casino. La phrase est de Brecht, mais Antón ne le sait pas.

Une bande de jeunes Marocains mange des sandwichs sur les marches devant le Centre. Antón les connaît. Ce sont les dealers de haschisch de la place. Ils passent de temps en temps devant les terrasses des restaurants tenus par les Bangladais et invectivent les clients. Il y a quelques jours, Aziz, le patron marocain du salon de thé situé en bas de chez lui, lui a affirmé : « Ceux qui font du raffut, ce sont ceux de Tanger, car les Marocains du Nord sont très mal élevés. C'est parce que c'est vous, les Espagnols, qui les avez colonisés. Nous autres qui sommes du Sud, ce sont les Français qui nous ont colonisés et nous sommes beaucoup plus aimables. »

Au-delà, sous un arbre, un couple de poivrots cuvent leur vin. On les trouve allongés tous les après-midi au même endroit. De temps à autre, les enfants vont les toucher pour tenter de les réveiller. Ils y parviennent parfois. À l'instant même, un des gosses, Akram – Antón connaît son nom pour l'avoir entendu crier aux autres –, s'approche de la poivrote et lui tire les cheveux. Elle fait un bond, comme propulsée par un ressort.

– Putain de ta race, sale môme !

L'autre se lève à sa suite, mais Akram s'est déjà échappé en courant. Une petite métisse, les cheveux tressés et tirés en arrière, n'a pu se sortir de là. C'est précisément par une de ses tresses que l'ivrogne la saisit. Antón s'énerve.

– Lâche immédiatement cette petite ! lui crie-t-il.

L'ivrogne, traînant la fillette derrière lui, plante un regard incendiaire sur Antón, et le bras resté libre fait le geste de braquer un pistolet sur lui.

– Hé toi, de quoi je me mêle ?

– Je te dis de la lâcher, elle t'a rien fait, la petite.

– Putain de mômes ! On peut plus dormir peinard.

– C'est un lit qu'il vous faut si vous voulez dormir, dit Antón. Le square, c'est fait pour jouer, et c'est ce qu'ils font, justement.

– Mais pour qui tu te prends, espèce d'enfoiré ?

– Akram, Mohammed... Je vous ai déjà dit de ne pas jouer par ici.

Celle qui vient de parler est une blonde svelte, d'un âge indéfinissable. Cela fait un mois, depuis qu'Irene est partie, qu'il vient tous les après-midi s'allonger au soleil, et qu'il l'a remarquée. Pour tout dire, elle lui plaît, et s'il vient tous les après-midi, c'est pour elle, non qu'il ait envie de la draguer, il a déjà fort à faire avec la Teigneuse et la Maman, mais parce qu'il veut la voir, tout simplement. Il a surnommé cette fille, à la silhouette si frêle, la Fée. Il en profite pour l'aborder, pour la toute première fois.

– Les enfants jouent et ça dérange monsieur ! Une aire de jeux, c'est pourtant fait pour jouer, non ?

– Oui, ça devrait... répond la Fée en regardant l'ivrogne de travers.

La fillette aux tresses se dirige vers elle. Antón se dit qu'il lui faut tenter sa chance et s'approche. Il se penche vers la petite.

– Le monsieur t'a fait peur ?

La fillette acquiesce d'un signe de tête puis baisse aussitôt les yeux, sans doute effrayée ou honteuse d'avoir suivi les autres jusqu'à ce recoin où ils ne sont pas censés jouer.

– Que s'est-il passé ? demande la Fée.

Antón remarque les rides qu'elle a sous les yeux et songe qu'elle n'est peut-être pas aussi jeune qu'elle le paraît. Elle a un corps d'adolescente, très svelte, mais avec une belle poitrine, de femme. Le visage est toutefois celui de quelqu'un qui a beaucoup vécu. Antón se dit que la Fée pourrait tout aussi bien avoir vingt-cinq ans que quarante. Peut-être cet aspect intemporel participe-t-il de sa condition de fée.

– Il l'a attrapée par les tresses, cet enfoiré, répond Antón, bien que ce soit à la petite que la question s'adresse. Je me demande si nous ne devrions pas appeler la police ; ces deux-là sont ivres morts, ce n'est pas un bon exemple pour les enfants.

– La police ne fera rien du tout. Surtout ici, dans ce parc... Enfin, que veux-tu...

– Comment tu t'appelles ? demande Antón.

– Selene, répond la fillette, bien que la question s'adresse à la Fée et non à elle.

– Oh, quel joli prénom !

Antón est conscient de la ringardise affligeante de sa réaction, d'autant qu'il ne trouve pas ce prénom beau.

– Akram, Mohammed, Nicky, Fátima, je vous ai déjà dit de ne pas jouer ici ! Et toi, Akram, ne grimpe plus aux arbres, tu tombes à chaque fois. Allez, venez tous avec moi, on rentre à la petite maison.

La marmaille virevolte autour de la jolie fille puis se dirige vers l'esplanade située devant le Centre. Antón voudrait les suivre et organiser une partie de ballon, mais il n'ose pas, et se recouche dans l'herbe pour compter les nuages. Et penser à ses femmes.

Irene, sa Fiancée, était partie en disant qu'elle allait acheter des cigarettes, une histoire somme toute banale. Dès le lever, elle avait été bizarre, elle tirait une tête de six pieds de long, elle avait dit : « Je crois que je ferais mieux d'aller faire un tour, j'en profiterai pour acheter des clopes. » Il s'était dit dans un premier temps qu'il devrait peut-être descendre avec elle, ils prendraient une bière à une des terrasses, mais il s'était ravisé, estimant que si c'était pour se retrouver chacun devant son verre sans presque se parler, autant rester à la maison, profiter du lit pour lui tout seul et dormir plus longtemps. Quelques instants plus tard, le portable avait sonné. C'était elle qui appelait de la rue, en pleurs.

– Je crois que je vais aller déjeuner chez ma mère.

Elle n'était pas rentrée dormir et l'avait rappelé le lendemain pour lui dire qu'elle était au bout du rouleau. Une semaine après, en revenant du travail, il avait constaté qu'elle avait emporté toutes ses affaires.

Il avait surtout vu la marque laissée par les tableaux sur le mur.

« Me voilà bien dans la merde ! » s'était-il dit. Ils avaient en effet convenu qu'à partir du mois suivant elle paierait la moitié du loyer. Elle avait été au chômage huit mois, pendant lesquels il avait payé la totalité. Et maintenant, il était à sec.

Ils étaient restés près de quatre ans ensemble.

Quatre années scandées par la même ritournelle d'Irene : « Je ne pourrais pas te pardonner si tu me trompais. Je tiens absolument à la fidélité. Je sais qu'il y en a pour qui, du moment que ça reste discret... Mais moi, je ne suis pas comme ça. »

La mère d'Irene avait largué son père pour un autre homme et était partie vivre à Ibiza en les laissant, sa sœur et elle, paralysées par la peur et la honte, car toutes les filles de leur classe vivaient avec leurs deux parents. Irene ne lui avait jamais pardonné cette désertion, pas même lorsque, des années plus tard, elle avait tenté de lui expliquer les raisons de sa fuite. Ce n'était pas seulement par amour qu'elle était partie,

même si cela avait compté. Elle s'était mariée très jeune, n'avait pas vraiment vécu, n'avait pas connu toutes ces choses qu'Irene avait connues, elle – sortir boire une bière avec des copains, aller à des concerts, passer la matinée à bronzer à la piscine municipale, embrasser en bas de chez elle un garçon avec lequel elle ne vivrait jamais –, non, ces choses-là, elle ne les avait jamais connues, parce qu'elle s'était mariée trop tôt et parce qu'elle était passée directement d'un père tyrannique à un mari tyrannique. Irene prétendait qu'elle comprenait sa mère, mais elle ne l'avait jamais comprise. Son père n'était nullement quelqu'un de tyrannique à ses yeux, elle avait en revanche le sentiment, remisé dans l'ultime tiroir secret de ses pensées, que sa mère était une traînée.

Au début, cette exigence de fidélité sans faille n'avait pas gêné Antón. À vrai dire, après sa rencontre avec Irene, il ne lui aurait pas traversé l'esprit d'aller voir ailleurs. Au contraire, il n'en revenait toujours pas d'avoir pu séduire une femme. Car Antón était alors plutôt enrobé, d'une timidité infinie, et encore puceau.

Mais il avait perdu quinze kilos en deux ans, depuis qu'il s'était installé avec sa compagne. Qu'elle soit végétarienne pure et dure et ne tolère à la maison aucune pâtisserie industrielle ne devait pas y être étranger. Qu'ils aient passé les premiers temps à baiser toute la journée avait dû y être également pour beaucoup car, comme chacun sait, le sexe est une façon comme une autre de faire de l'exercice, et l'exercice fait maigrir.

Or, avec les kilos s'était envolée la timidité d'Antón. Et avec elle, ses problèmes avec les filles. Tout d'un coup, elles s'étaient mises à le draguer dans les bars, et il ne demandait pas mieux que de se laisser désirer. Mais il n'avait jamais sauté le pas, car il se remémorait les paroles d'Irene, son éternelle rengaine en forme d'admonestation : « Je ne pourrais pas te pardonner... »

Poum ! Un tir de ballon sort Antón de ses rêveries. Il se réveille en sursaut et regarde en direction des enfants, qui le regardent à leur tour, l'air terrorisé. Le ballon dévale la pente vers les ivrognes. Antón fait bonne figure, avant tout parce qu'il sait que les enfants sont avec la jolie fille, et il réfrène son envie première de leur crier tout son répertoire d'injures.

– Attention, si l'ivrogne l'attrape, adieu le ballon !... les prévient-il.

Akram se met à courir après la balle parce qu'il a vu que l'ivrogne l'a vue aussi. Il court très vite, mais il n'arrivera pas avant lui, c'est pourquoi Antón se lève d'un bond, et parvient à l'attraper le premier. Puis, d'un coup de pied, il la passe à Akram, qui exécute un arrêt impeccable, à deux mains. Il ferait un bon gardien, se dit Antón. Et il se demande si la jolie fille a vu ou non sa bonne action.

Deux mois avant qu'Irene fasse ses valises, Antón était allé passer un week-end à Majorque avec sa bande de copains de toujours, pour enterrer la vie de garçon de l'un d'entre eux. Le forfait vol plus hôtel était si bon marché qu'il serait plus avantageux, avait-il calculé, de vivre là-bas à l'hôtel, en pension complète, qu'à Madrid. La carte mensuelle de métro et de bus coûtait, à elle seule, quasiment aussi cher que le voyage. Beaucoup d'Allemands avaient dû penser la même chose, car l'hôtel en était envahi, et surtout d'Allemandes. D'Allemandes rubicondes et tocades, perchées sur des sandales à hauts talons, et dont les minijupes, aussi étroites que des ceintures, montraient tout et même davantage.

C'était arrivé le premier soir. Ils étaient allés danser en boîte et étaient tombés sur le groupe des Allemandes de l'hôtel, jusque-là rien d'étonnant. Ils les avaient abordées et Antón avait fini par baragouiner en anglais avec deux d'entre elles, qui étaient carrément bourrées. L'une menue, au petit air de lutin, et l'autre, aux cheveux si courts et à la si forte carrure que, vue de dos, elle aurait pu passer pour un homme. À la fermeture, ils étaient tous rentrés à l'hôtel et les deux filles avaient invité Antón à venir prendre un dernier verre dans leur chambre. Si la fille aux cheveux courts devait être là aussi, avait-il pensé, il lui serait difficile de se taper le petit lutin, d'où le sentiment que l'invitation était des plus innocentes, qu'elle ne recelait aucune tentation, et qu'il pouvait donc accepter sans risque. Car Antón était si naïf – en vingt-deux ans d'existence, il n'avait finalement couché qu'avec une seule femme – qu'il n'avait pas saisi que les deux filles formaient un couple et que ce qu'elles lui proposaient était une partie à trois. C'est alors qu'unissant leurs forces, toutes deux l'avaient jeté sur le lit en riant et s'étaient mises à le couvrir de baisers.

Le lendemain, entre gueule de bois, effarement et sentiment de culpabilité, Antón s'était trouvé dans une confusion dantesque. Il se savait, ou se croyait, un homme fidèle, et si on lui avait demandé, une semaine à peine auparavant, s'il laisserait passer une occasion pareille, il aurait répondu par l'affirmative. Dans l'hypothèse où on lui aurait posé la question, il aurait hypothétiquement répondu que, si deux filles lui avaient tendu un hypothétique guet-apens dans une hypothétique chambre d'un hypothétique hôtel, il se serait hypothétiquement levé et serait allé prendre une hypothétique douche froide. Ou plutôt c'est ce qu'il aurait répondu en présence d'Irene. Car dans la vie réelle, non hypothétique, il était bel et bien tombé dans le panneau et ne s'était pas gêné pour passer la nuit à fricoter avec le petit lutin, et uniquement avec lui, d'ailleurs, car la fille aux cheveux ras ne s'était guère laissé peloter.

Il avait raconté son aventure à ses amis, moins pour frimer (même s'il y avait un peu de cela) que par besoin de vider son sac, tant il se sentait coupable. Un sentiment qui avait cependant cessé lorsque les autres l'avaient félicité pour son exploit, avant de lui narrer de but en blanc leurs adultères respectifs, et c'est ainsi qu'il avait découvert qu'aucun d'eux ne respectait son serment de fidélité. Tous avaient plus ou moins eu leur aventure d'une nuit, certains entretenaient même, parallèlement à leur vie conjugale ou maritale, une liaison régulière avec des copines de fac, ou avec des collègues pour ceux qui travaillaient. Il va sans dire que tous mentaient à leur compagne, mais que tous étaient persuadés que celle-ci ne leur mentait pas. « Si Susana l'apprend, elle me tue, c'est sûr, mais comme elle ne le saura jamais... Elle tient absolument à la fidélité, jamais elle ne me ferait cocu », ou bien : « Jennifer n'y pense même pas, vu que je la satisfais au lit, elle n' imagine pas qu'il puisse y en avoir une autre et elle n'a pas l'idée non plus d'aller voir ailleurs. » Il s'était tu, préférant ne pas raconter ce réveillon de Nouvel An où Susana lui avait roulé une pelle pendant qu'ils étaient en train de préparer des mojitos (il avait eu un moment d'hésitation, avant de s'interrompre et de retourner danser au salon), ni ce fameux après-midi où il avait rencontré Jennifer dans le quartier et où ils étaient allés prendre un café, puis les aveux qu'elle lui avait faits, l'air de rien, en lui tenant la main, sur ses orgasmes simulés, tout en le regardant avec des yeux de merlan frit.

De retour chez lui, il avait été incapable de coucher avec sa compagne. Il avait mis cela, dans un premier temps, sur le compte de la fatigue, car il n'avait pour ainsi dire pas dormi durant ces trois jours à Majorque. Mais, à mesure que passaient les semaines et qu'il n'avait toujours pas envie, il avait commencé à s'inquiéter. Son sentiment de culpabilité devait y être pour beaucoup, mais il n'était pas à même de pousser plus loin l'analyse. Ou plutôt si. Peut-être l'idée de cette fidélité sans faille avait-elle cessé de le séduire ; en même temps, la perspective de devoir vivre dans le mensonge comme le faisaient ses amis l'enthousiasmait encore moins. Il n'empêche, nul doute qu'il l'aimait encore, qu'il l'aimait infiniment, ils avaient vécu ensemble des moments merveilleux, il l'admirait, la comprenait, il aimait se blottir contre elle les nuits d'hiver et regarder la télé avec elle pelotonnée à ses côtés dans le canapé, il aimait ses yeux clairs et ses cheveux bruns, sa voix grave aussi, il allait jusqu'à aimer vivre avec elle sans faire l'amour. Mais tout cela ne suffisait pas à lui garantir qu'il ne désirerait pas d'autres femmes ni qu'il arrêterait de se branler en pensant au trio avec la garçonne et le lutin.

Le soleil a cessé tout à coup de lui taper sur le visage. Il ouvre les yeux et aperçoit Akram et Mohamed, postés devant lui.

– On a encore fait tomber le ballon...

– Et alors... ?

Les deux gosses se tiennent cois un instant. Puis Akram finit par montrer le recoin d'un signe de tête. Antón regarde dans cette direction et voit que l'ivrogne serre le ballon dans ses bras et s'est endormi dessus comme sur un oreiller.

Il se lève.

– Allons-y, lance-t-il aux enfants – et il s'avance vers l'ivrogne, comme investi d'une mission de défenseur de la veuve et de l'orphelin. – Ce ballon appartient aux enfants, proclame-t-il haut et fort.

– Eh bien, qu'ils m'emmerdent pas avec, répond le poivrot sans ouvrir les yeux.

Antón s'approche et donne un coup de pied dans le ballon, qui file à toute vitesse. L'ivrogne se cogne la tête sur l'herbe. Akram et Mohammed courent après le ballon comme s'ils avaient des ailes aux pieds et pour échapper à l'homme qui se relève et se plante devant Antón, le poing dressé.

– C'est toi, mauviette, qui vas me frapper ? fait Antón, non sans forfanterie car il est en vérité mort de trouille devant l'éventualité que l'autre dégaine un couteau à cran d'arrêt.

– Jetemmerdespècedeconnard, grommelle l'ivrogne, rouge de colère.

Sur ce, arrive la jolie fille, flanquée de l'agent de sécurité du Centre, à l'instant même où l'ivrogne menaçait de se ruer sur Antón.

– Eh bien, qu'est-ce qui se passe ici ? demande l'agent.

– C'est les gosses, ils arrêtent pas de faire chier avec leur ballon... tente d'expliquer l'ivrogne.

– Parce que ce sont des enfants, et qu'ici c'est une aire de jeux, et qu'une aire de jeux, c'est pour jouer au ballon, pas pour cuver, donc si ça vous plaît pas, allez dormir ailleurs, l'interrompt sèchement le gardien.

Le couple de poivrots se lève, et tous les autres – les enfants, la Fée et Antón – mettent le cap sur le Centre.

– Vous voulez jouer au foot avec moi ? demande Antón.

– Oh ouiiiiiiiiiiii !!! crient en chœur tous les enfants.

Quinze jours ont passé. Antón aide Mohammed à dessiner. Mohammed a un problème de coordination qui le handicape pour manier les petits objets. D'où sa difficulté à écrire et à dessiner, malgré ses cinq ans révolus. Pour lui, tenir un crayon n'est pas une mince affaire, car le crayon lui glisse continuellement des mains. Il ne parvient pas non plus à se concentrer très longtemps sur une seule activité. Il se lève constamment du pupitre et se met à sauter et à danser. La Fée, qui est son éducatrice, en est consciente et a renoncé à ce que l'enfant regagne sa place. L'essentiel est que les autres ne le suivent pas, surtout Nicky, car Nicky est très agressif et cherche tout de suite la bagarre, et sa bête noire est Mohammed, pour la simple raison qu'il est noir, justement (pardon pour ce jeu de mots stupide), et que quelqu'un, sans doute son père, lui a mis dans la tête que les Noirs étaient des êtres inférieurs. Nicky a pourtant lui-même du sang noir, mais chez les métis, il est d'usage de mépriser les Noirs et de tenir des propos du genre : « Dis donc, comme cette fillette est jolie, comme elle est claire », de ceux que tient d'ailleurs couramment la mère de Selene à sa fille. Le père de Nicky le bat, c'est Nicky en personne qui l'a un jour avoué, même s'il n'avait nul besoin de le préciser tant son agressivité est grande : quand un enfant se met à taper sur tout le monde sans raison apparente, c'est qu'il est lui-même battu, telle est du moins l'explication que lui avait donnée un jour la Fée. La Fée s'appelle Claudia, mais Antón, dans sa tête, l'a rebaptisée autrement. Claudia, pour lui, est et sera à jamais la Fée, sa Fée. La Fée lui a aussi raconté que le psychologue du Centre a un jour suggéré, en guise de thérapie, de confier les plus petits à Nicky, affirmant du haut de toute sa science que le fait de lui donner des responsabilités, de lui montrer qu'on lui faisait confiance, calmerait son agressivité. L'équipe a essayé mais cela n'a rien donné. Nicky a frappé tous les enfants et a même ouvert le front de Selene avec un bâton. Au Centre, on n'a jamais vu le père de Nicky. C'est sa tante qui vient le chercher, une femme très en chair qui, lorsqu'elle arrive, flanquée de deux autres fillettes, l'une qu'elle tient par la main et l'autre assise dans sa poussette, est toujours de mauvais poil et lance à Nicky, sans même un bisou ni rien du tout, un « On y va » plein d'amertume. Lorsque Nicky se chamaille avec Mohammed (autrement dit presque tous les jours), il peut lui arriver de lâcher une phrase du style : « La police va venir et va renvoyer ton père au Sénégal parce qu'il est noir. » Un jour, Antón, apercevant Mohammed en larmes, n'avait pu se retenir : « Ne t'en fais pas, il est jaloux de toi parce que son père ne vient jamais le chercher. » C'est d'ailleurs là une raison supplémentaire pour Nicky d'exécrer Mohammed, car le père de Mohammed, lui, vient chercher son fils, lui fait un gros bisou et le hisse en l'air avant de le ramener chez lui. Antón savait qu'il n'aurait pas dû dire cela ; la Fée l'avait averti de ne jamais souligner les différences entre les enfants. Il faut dire qu'il ne

peut s'empêcher d'éprouver de la tendresse pour Mohammed et une profonde aversion pour Nicky. Quoi qu'il en soit, la Fée a assuré à Mohammed que son père, ayant des papiers, ne pouvait être reconduit au Sénégal. On n'a jamais vu non plus au Centre le père d'Akram. C'est sa sœur qui vient le chercher. Elle s'appelle Amina, ou un prénom dans ce style. C'est une fille très douce, au regard toujours baissé, avec un air dont on ne sait s'il est soumis ou renfrogné, et il est bien dommage qu'elle ne lève pas les yeux pour les montrer avec fierté, car Antón a remarqué qu'ils sont beaux, superbes même, brillants et rehaussés d'un éventail de cils. Ces mêmes yeux noirs, sombres et brillants, qu'il voit reproduits sur la frimousse de tant et tant de petites filles et de petits garçons marocains. Il sait pourtant que les Marocaines ne sont pas des proies faciles, qu'elles veulent, pour la plupart, arriver vierges au mariage, et qu'il est en outre difficile, voire impossible qu'elles épousent un Espagnol. Elles ne peuvent se marier avec un chrétien, à moins que celui-ci n'embrasse l'islam, en tout cas pour ce qui est des Marocaines du quartier, toutes issues de familles laborieuses et croyantes, car celles des revues people que lisait Irene étaient d'un tout autre style, très occidentalisé. Antón admire ainsi de loin chez Amina les mêmes traits que chez Akram, mais transposés sur un visage féminin, et c'est ainsi qu'il finit par s'apercevoir qu'Akram est un bel enfant et qu'il y a fort à parier qu'il sera plus tard un bourreau des cœurs. Akram a dit un jour à Antón que son papa était au Maroc et qu'il possédait là-bas une très grande maison avec beaucoup de pièces. Quand Antón lui a demandé depuis combien de temps il n'avait pas vu son papa, il lui a répondu qu'il ne s'en souvenait pas, et plus tard il lui a avoué qu'il ne se souvenait pas très bien non plus de son papa, mais qu'il lui semblait qu'il était grand. Antón pense que le père doit être en prison, car il est rare que les Marocaines soient séparées ou divorcées, et encore plus rare qu'elles viennent seules en Espagne. C'est même presque impossible. À sa connaissance, aucune Marocaine ne vit seule dans le quartier. Mais au fond qu'en sait-il, puisque, comme Claudia le répète si souvent, le quartier est multiculturel, mais non interculturel ? Les communautés se tolèrent mais ne se mélangent pas, chacun chez soi et tout ira pour le mieux. Il ne pose d'ailleurs pas d'autres questions, car il sait qu'il ne doit pas chercher à se renseigner sur l'histoire de ces enfants. Ils sont envoyés par les services sociaux et passent leurs après-midi au Centre, car une assistante sociale a décidé que leurs parents ne pouvaient s'occuper d'eux. Très souvent, la mère travaille comme femme de ménage et ne finit pas avant neuf ou dix heures du soir, et le père est absent. Selene, par exemple, a été envoyée par une assistante sociale lorsque celle-ci a découvert qu'à cinq ans, la gamine errait tout l'après-midi dehors, la clé de la maison autour du cou, en pendentif. La cousine de Selene, elle, a été placée en famille d'accueil parce que le boulanger avait prévenu les services sociaux. Elle passait ses matinées dans la rue et allait de temps en temps acheter des bonbons à la boulangerie. Les services sociaux avaient alors appelé l'école et appris que la fillette n'y allait plus depuis des mois et que la mère, qui avait été plus qu'avertie de ses absences, n'affichait, lorsqu'on lui téléphonait, aucune volonté de coopérer. La cousine de Selene vit désormais dans une nouvelle famille et ne voit sa mère que tous les quinze jours, en présence d'une assistante sociale. Selene en est très affectée car, jusqu'à ce qu'on emmène sa cousine, les deux petites dormaient ensemble, étant donné que la tante de Selene travaille la nuit. « Avec des hommes », a précisé Selene à Antón. Et sans sa cousine dans le lit, Selene se sent maintenant très seule.

Les enfants rendent leur dessin à la Fée, qui leur dit à chacun combien il est joli, même si, aux yeux d'Antón, aucun d'eux n'est vraiment doué pour le dessin. La plupart ne savent pas lire non plus et ont accumulé du retard dans leur scolarité. Il commence d'ailleurs à comprendre pourquoi, comme le lui avait dit Irene, certaines mères du quartier refusent de mettre leurs rejetons à l'école publique, au motif qu'elle est remplie d'immigrés et que c'est ce qui explique que l'enseignement y soit de moins bonne qualité. Les gamins comme Nicky retardent indéniablement les classes, mais si les mères préfèrent mettre leurs enfants chez les bonnes sœurs, les classes ne seront plus remplies que d'enfants comme Nicky, et la situation ne fera qu'empirer, c'est en tout cas ce que dit la Fée.

Antón trouve que la Fée et la Maman ont des traits en commun. La façon dont la Fée s'adresse aux enfants, par exemple. Jamais elle ne leur crie dessus, difficile pourtant de ne pas crier sur Nicky. Un jour,

Nicky avait simulé une crise de nerfs et s'était roulé par terre en hurlant. Lorsque la Fée s'était approchée pour l'aider à se relever, il l'avait mordue jusqu'au sang. Antón avait été à deux doigts de hurler à son tour, mais il s'était contenu parce que la Fée le lui avait signifié clairement : s'il voulait donner un coup de main de temps en temps comme bénévole à la ludothèque, il ne devait jamais, en aucun cas, quoi qu'il arrive, intervenir. En s'y mettant à deux, et avec l'aide d'une autre éducatrice, une femme assez corpulente qui distribue le lait et les biscuits, ils étaient finalement parvenus à maîtriser Nicky et à le mettre à l'écart. La Fée avait parlé longuement avec l'enfant pour tenter de lui faire comprendre qu'il ne pouvait continuer à se comporter ainsi. Antón, préposé à la garde des autres petits, trouvait absurde qu'elle se donne tout ce mal pour un gamin comme Nicky, qui d'ici cinq ans aurait mal tourné, qu'on verrait se castagner avec les Marocains, une cannette de bière à la main, et qui aurait complètement oublié la Fée, sauf peut-être pour se rappeler cette belle paire de nichons qu'elle avait.

Antón avait rencontré la Maman un vendredi soir, à deux heures du matin, dans un bar du quartier, une ancienne taverne que son nouveau propriétaire, Jamal Benani, un peintre marocain relativement connu, avait parsemée de fauteuils et de petites tables de récupération. La touche personnelle du mobilier, alliée à la présence sur chaque table, comme dans un restaurant, d'une petite bougie étincelante, avait fait de ce bar un lieu invitant à la méditation plutôt qu'à la danse, et le rendez-vous des fumeurs de joints. Antón était justement vautré dans un des fauteuils, attendant son ami Silvio qui était allé aux toilettes pisser toutes les bières qu'il avait descendues, lorsque deux filles s'étaient approchées pour s'enquérir des fauteuils libres qui se trouvaient de l'autre côté de leur table.

– On peut s'asseoir là ? avait demandé l'une des deux. Il n'y a pas d'autre place.

– Oui, bien sûr. Mais à condition de nous raconter quelque chose.

La fille s'était esclaffée de bon cœur, lui semblait-il, et pourtant il estimait n'avoir rien dit de particulièrement drôle.

– Bon, alors qu'est-ce que tu veux que je raconte ? avait-elle demandé. Je peux vous raconter par exemple que ça ne serait pas de refus si vous nous payiez une bière.

Il l'avait examinée de la tête aux pieds. C'était une grande blonde souriante, avec un joli visage, mais un peu rondelette. Sa copine, au contraire, était très mince mais n'était pas aussi mignonne, même si force était de reconnaître qu'elle avait des cheveux noirs magnifiques, très longs, dignes d'une pub pour shampoing. Il s'était dit que ça pouvait valoir le coup de les inviter. Au bout d'une heure et de trois bières, Antón et la dodue dansaient sur la piste. Et au bout de deux heures et de six bières, c'était la fermeture, et la dodue tenait une cuite monumentale, c'est du moins ce qu'il avait déduit à en juger par sa voix pâteuse et ses rires incessants. Elle lui avait dit qu'elle s'appelait Miriam et qu'elle habitait le quartier, mais la partie bourge, près de la gare d'Atocha, et où il n'y a pas un Noir ni un Arabe. Il lui avait proposé de la raccompagner car le quartier était dangereux. Ce n'était pas un prétexte, le quartier était bel et bien dangereux, surtout à cette heure-ci et pour une belle fille comme elle. Ils avaient donc raccompagné d'abord la mince, qui s'appelait Diana, jusqu'à un taxi. La chose avait bien pris quarante-cinq minutes car les taxis ne s'aventurent guère dans le quartier, encore moins un vendredi soir. Puis Antón avait remonté la rue Salitre enlacé à Miriam et, une fois devant chez elle, il n'avait même pas eu à lui demander de le laisser entrer, ils étaient montés ensemble le plus naturellement du monde, comme s'ils le faisaient tous les jours. Ce n'est que le lendemain qu'elle lui avait avoué qu'elle avait quarante ans.

Elle s'appelle Miriam, mais c'est ce qu'elle est, et non son prénom, qui intéresse Antón. Elle s'est séparée il y a quelques mois. Elle a un fils de quatre ans et s'est mise d'accord avec son mari. Au lieu de la garde alternée un week-end sur deux, elle laisse son fils à son ex un jour et demi chaque week-end, ce qui lui permet de sortir tous les vendredis soir. Le samedi, normalement, elle est tellement épuisée qu'elle n'a aucune envie de sortir et passe tout l'après-midi chez elle avec son fils qui s'amuse à dessiner des animaux. Le soir, elle reste sur son canapé, à regarder une émission people. Antón a pris l'habitude de la retrouver certains

jours de la semaine, en sortant du Centre. Il arrive vers neuf heures chez elle, une fois qu'elle a fini de faire dîner son fils et de le mettre au lit. Puis ils couchent ensemble. C'est ensemble également qu'ils se lèvent le lendemain à sept heures et demie, car Antón doit aller travailler et la Maman doit conduire son fils à l'école, mais il faut toujours qu'il parte comme un voleur, parce qu'elle ne veut pas que l'enfant le voie. Elle attend que son jeune amant ait fichu le camp pour réveiller le gamin, elle préfère qu'il ne sache pas qu'un homme, qui n'est pas son père, dort à la maison. Antón trouve un peu ridicule une telle prudence : qu'est-ce qu'un enfant aussi jeune peut donc savoir sur le sexe ? Mais la Maman ne lui laisse pas le choix, et comme il aime dormir avec elle, il obtempère. Ils ne sortent pas ensemble le week-end ; elle sort avec ses amies et lui ne pose pas de questions, il sort avec la Teigneuse, que faire d'autre ? Il comprend bien qu'il joue les utilités, que pour la Maman il n'est qu'un pis-aller, car ce qu'elle recherche, c'est un homme de son âge avec un avenir, un boulot et tout ce qui va avec, et il est trop jeune pour elle. Mais recherche-t-elle vraiment quelque chose ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne lui a pas réservé de place dans sa vie et qu'elle n'a pas l'intention de lui en réserver une. Lorsqu'il lui envoie un SMS sur son portable, elle met bien un ou deux jours à répondre, ce qui le conforte dans l'idée qu'elle ne le tient pas pour une des priorités de son existence. Mais d'un autre côté, il n'aimerait pas non plus s'embarquer dans une relation sérieuse avec une femme qui pourrait être sa mère et qui aura près de soixante ans quand il en aura quarante, et il en conçoit parfois de la tristesse car elle lui plaît énormément. Il aime sa douceur, son humeur égale, son sourire qui ne la quitte jamais, toutes qualités qui lui plaisent aussi chez la Fée, dont la patience envers les enfants du Centre est égale à celle de la Maman pour son fils, et c'est pour cela, sans doute, qu'il est en train de tomber amoureux d'elle.

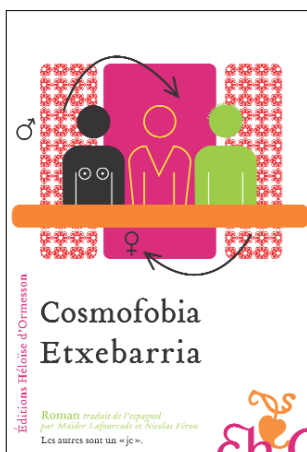
Maintenant que tous les enfants, à l'exception de Nicky, ont rendu leurs dessins, la Fée annonce qu'il est l'heure du goûter et tous, y compris Nicky, s'assoient à leur place, dociles et silencieux, conscients que s'ils ne sont pas sagement assis, ils seront privés de lait et de biscuits. À les voir se ruer sur les biscuits et en réclamer encore et encore, Antón comprend que ces gosses meurent de faim, que leurs parents ne leur donnent pas à manger à midi et comptent sur le goûter qu'on leur sert au Centre. Le fils de la Maman, lui, rechigne à manger au dîner et ne finit jamais ce qu'il a dans son assiette, sa mère a beau supplier, ordonner, ou même essayer la ruse en mimant l'avion qui transporte la nourriture jusque dans la gueule du monstre. Il peut rester une demi-heure sur sa chaise haute à jouer avec les morceaux de poisson, jusqu'à ce que la Maman, s'avouant vaincue, mange elle-même ce qui reste. La psychologue de l'école a déclaré à la Maman que si l'enfant manque d'appétit, c'est qu'il souffre beaucoup de la séparation. Elle en ressent une certaine culpabilité et se demande parfois si elle n'a pas commis une erreur en chassant son ex de chez elle, mais elle essaie de ne pas trop y penser, d'autant qu'il ne reviendra jamais ; sans doute est-il plus heureux à coucher à droite et à gauche.

La Maman et son ex-mari avaient cessé de faire l'amour lorsqu'elle s'était retrouvée enceinte. Il disait ne pas vouloir faire de mal à l'enfant et elle approuvait, même si elle avait lu dans *Être parents* que les relations sexuelles n'abîmaient pas le fœtus. Ensuite, après la naissance, non seulement elle avait toujours des contractions, mais le bébé tétait toutes les trois heures et ne la laissait dormir que par intermittence. Et lorsqu'il s'était enfin mis à faire ses nuits et que les contractions n'étaient plus qu'un vieux souvenir, c'est son mari qui avait commencé à se dire fatigué, à prétendre qu'il n'avait pas envie. Elle avait beaucoup grossi, sa poitrine s'était affaissée, et elle se disait que c'était pour ça qu'il ne la désirait plus, ce qui la déprimait beaucoup et lui faisait perdre de l'assurance. Quand elle avait raconté tout ça à Antón, celui-ci lui avait répondu qu'il adorait ses seins, ses seins si gros, et elle lui avait répondu : « Quel obsédé ! », mais elle avait souri, visiblement flattée.

Cela fait un mois qu'Antón travaille comme bénévole. Il ose désormais prendre des initiatives. Aujourd'hui, par exemple, il a apporté des sucettes. La Fée lui a dit qu'il pouvait offrir des friandises aux enfants, à condi-

tion qu'il y en ait pour tous et qu'il ne les distribue qu'après le goûter. Lorsque Yeni aperçoit le paquet de sucettes, c'est tout juste si elle ne se jette pas dessus. Yeni ne se fait pas beaucoup remarquer, car elle ne dit jamais rien et ne fait pas grand-chose. Elle est très grosse, mais de cette grosseur laide et mollassonne, de celle qui touche seulement les pauvres, car les autres, les enfants comme le fils de la Maman, dès qu'ils ont affaire au psychologue à l'école, sont envoyés par leurs parents chez un endocrinologue qui leur recommande de manger beaucoup de fruits et de consommer peu d'hydrates de carbone. Mais la maman de Yeni est femme de ménage et a tout juste de quoi faire vivre ses trois enfants, c'est pourquoi ils mangent du riz et des pâtes tous les jours, et ne voient presque jamais la couleur d'un fruit. Yeni ne joue pas au ballon parce qu'elle se fatigue aussitôt, mais aussi parce que Nicky se moque d'elle et la traite de grosse. Antón devine que Yeni finira comme la tante de Nicky, qui fait très dame déjà, malgré sa jeunesse : deux enfants à vingt ans et un poids frôlant les cent kilos. De surcroît, Yeni n'est manifestement pas attirée par les études et personne dans sa famille ne l'y pousse d'ailleurs. Une romancière est venue un après-midi donner une conférence aux femmes qui fréquentent le Centre. Elle habite le quartier, et la Fée a raconté à Antón qu'il lui arrivait d'amener sa fille, toute petite, à la ludothèque. Antón a dit aux enfants : « Vous voyez cette dame ? Eh bien elle écrit des livres, et si vous travaillez bien à l'école, vous aussi, quand vous serez grands, vous pourrez écrire des livres. » Et Yeni lui a rétorqué : « Les femmes n'écrivent pas de livres. » Et Akram a surenchéri : « Moi, je n'ai pas besoin d'étudier, parce que plus tard je veux être footballeur, comme Zidane. » Antón connaît la passion d'Akram pour Zidane, et d'ailleurs il s'est juré – quand il aura un peu plus d'argent car il est fauché en ce moment – d'offrir à Akram le maillot de Zidane. Le problème, c'est que s'il s'exécute, il devra aussi offrir quelque chose aux autres mômes, et avec le salaire de merde qu'il a, il n'a même pas de quoi payer le loyer de son studio. En attendant, il lui faut se contenter d'apporter des paquets de sucettes.

Antón ne sait pas comment s'y prendre avec la Fée, s'il doit ou non lui faire du gringue. Elle ne lui a jamais témoigné le moindre semblant d'intérêt, et il craint de surcroît, au cas où cela donnerait quelque chose, de s'emballer, d'être incapable de s'engager avec sérénité dans une relation où l'on ne se voit que de temps en temps, comme celles qu'il entretient avec la Teigneuse et la Maman. Il a l'impression que s'il sortait avec la Fée, il s'embarquerait dans une histoire comparable à celle qu'il a eue avec Irene, car elle semble être de ces femmes qui se ne contentent pas de partager les parcelles de temps libre de leur compagnon, et lui, de son côté, est de ceux qui finissent par tout accepter d'une femme qui leur plaît vraiment. [...]



Lucía Etxebarria, *Cosmofobia*
Roman traduit de l'espagnol par Maïder Lafourcade et Nicolas Véron

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | www.heloisedormesson.com
ISBN 978-2-35087-052-6 | 23 € | 384 pages | Distribution/diffusion Interforum